VÍCTOR DEL ÁRBOL

La Tristesse du Samouraï

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

actes noirs

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Mise élégante et port altier, une femme arpente les quais de la gare de Mérida au petit matin. Des passagers apeurés n'osent croire que la guerre est finie, mais Isabel fait partie de la caste des vainqueurs et n'a rien à redouter des phalangistes arrogants qui battent le pavé en ce rude hiver 1941. Elle presse la main de son plus jeune fils et écrit à l'aîné, qu'elle s'apprête à abandonner, les raisons de sa fuite.

Le train pour Lisbonne partira sans elle. L'enfant rentre seul chez son père, obnubilé par le sabre qu'un homme vient de lui promettre. Il n'est encore qu'un petit garçon vulnérable, très attaché à sa mère. Et Isabel disparaît pour toujours.

Des années plus tard, une avocate envoie sous les verrous un inspecteur jugé coupable d'une bavure policière. Evidences et preuves s'amoncellent : la joute est trop aisée et la victoire trop belle. María vient d'ouvrir une effroyable boîte de Pandore, libérant quatre décennies de fureur, de vengeance et de haine dont elle ignore tout et qui pourtant coulent dans ses veines.

De l'après-guerre espagnol à la tentative de coup d'Etat de février 1981, la saga familiale abonde en complots, enlèvements et trahisons qui marquent trois générations au fer rouge. Un instituteur de village s'est épris d'une femme trop grande pour ses rêves. Faute originelle qui a transformé les enfants en psychopathes, les victimes en bourreaux, le code d'honneur des samouraïs en un pitoyable massacre.

Se jouant à merveille d'un contexte historique opaque, *La Tristesse du Samouraï* est un intense thriller psychologique qui mène les personnages aux limites de leurs forces pour briser la transmission héréditaire d'un péché mortel.

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

Extrait de la publication

VÍCTOR DEL ÁRBOL

Víctor del Árbol est né à Barcelone en 1968. Après des études d'histoire, il travaille dans les services de police de la communauté autonome de Catalogne.

Illustration de couverture :
© Marion Peck, *Edward 1907-1985*, Oil on canvas

Titre original :
La tristeza del Samurái
Editeur original :
Editorial Alrevés, Barcelone
© Víctor del Árbol, 2011

© ACTES SUD, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00727-0

Extrait de la publication

VÍCTOR DEL ÁRBOL

La Tristesse du Samouraï

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

Extrait de la publication

Pour Jordi, Susana et "notre" petit Jordi. Merci d'être toujours derrière la palissade, et prêts à la sauter quand il le faut.

Pour les amis qui ont partagé ma joie, qui m'ont supporté et qui ont vu grandir jour après jour les personnages de cette histoire avant de les voir m'échapper des mains sous la forme d'un point final.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La grande vertu de l'art de l'épée repose sur sa simplicité :

Blesser l'ennemi à l'instant précis où il va vous blesser.

MOUVEMENT DU KENJUTSU
(la technique du sabre)

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PRÉFACE

Barcelone. Mai 1981.

Il y a des gens qui refusent d'être aimés, ils préfèrent qu'on les quitte. María était de ceux-là. C'est sans doute pourquoi elle ne voulait voir personne, même en fin de parcours, dans cette chambre d'hôpital.

Elle se contentait de regarder les lilas, sa fleur préférée, que lui envoyait Greta. Ils essayaient de survivre dans leur vase, adoptant l'attitude héroïque des conquérants de l'inutile. Les pétales fragiles languissaient au fil des jours, affichant malgré tout une élégance discrète et chatoyante.

María se plaisait à croire que son agonie leur ressemblait : discrète, élégante, muette. Mais son père assis dans la pièce, au bout du lit, fantôme de pierre silencieux du matin au soir, le regard fixe, lui rappelait qu'il n'était pas si facile de mourir. D'ailleurs, il suffisait que la porte s'entrouvre pour voir le policier en faction dans le couloir et comprendre que les événements de ces derniers mois ne s'effaceraient pas, même après que les médecins auraient débranché la machine qui la maintenait en vie.

Ce matin-là, Marchán, l'inspecteur qui s'occupait de son cas, était passé la voir. C'était un homme courtois, vu les circonstances, mais intransigeant. Si son état lui inspirait pitié, il ne le montrait pas. Pour l'inspecteur, María était suspectée de plusieurs assassinats, et de complicité dans l'évasion d'un prisonnier.

— Notre ami a pris contact avec vous ? demanda-t-il avec une froideur respectueuse.

Marchán avait apporté les journaux du jour, qu'il posa sur la table de chevet. María ferma les yeux.

Extrait de la publication

— Pourquoi l'aurait-il fait ?

Le policier déboutonna sa veste, s'adossa au mur et croisa les bras. Il était pâle et fatigué.

— Parce qu'il vous doit bien ça, compte tenu de la situation.

— Ma situation ne va pas changer, inspecteur. Et je pense que César en a conscience. Ce serait idiot qu'il risque tout pour une moribonde.

Marchán se tourna vers la silhouette hiératique du vieillard assis près de la fenêtre.

— Comment va votre père, aujourd'hui ?

María hésita. Il était difficile de connaître les sentiments d'une pierre.

— Il ne peut pas me le dire. Il me regarde et il continuera tant qu'il aura des yeux pour me voir.

Le policier soupira. Devant cette femme qui avait dû être séduisante sans la tête rasée et sans tous ces fils qui la rattachaient à un moniteur où clignotaient voyants et graphiques, Marchán avait l'impression d'être comme ces mineurs qui tapent sur un rocher de toutes leurs forces et n'en tirent que des éclats insignifiants.

— Soit, comme vous voudrez… Et côté aveux, où en sommes-nous ? Votre père a-t-il l'intention de faire sa déposition ?

María se tourna vers lui. Le vieillard regardait maintenant par la fenêtre. La lumière éclairait en partie son visage ravagé. Sa lèvre pendait et un filet de bave maculait sa chemise. María eut une bouffée de rage et de compassion. Pourquoi cette présence obstinée, si lourde de reproches muets ?

— Mon père ne peut pas vous aider, inspecteur, il ne reconnaît plus personne.

— Et vous, qu'avez-vous à me dire ? Allez-vous me raconter ce que vous savez ?

— Bien entendu. Mais ce n'est pas facile. J'ai besoin de mettre de l'ordre dans mes idées.

María Bengoechea avait promis à l'inspecteur d'être concise, de coller aux faits et d'éviter les remplissages, les circonlocutions et toutes ces fioritures inutiles qui s'épanouissent dans les mauvais romans et dans les journaux.

Elle avait cru que ce serait simple, il s'agissait d'exposer la situation, comme dans un mémorandum, sa spécialité : concision, indices clairs, faits avérés, le reste ne servait à rien. Mais c'était plus compliqué que prévu. Elle parlait de sa vie, surtout

Extrait de la publication

de sa vie, ce qui l'obligeait forcément à être subjective, car elle mêlait événements et impressions, désirs et réalités. Au bout du compte, ce qui aurait dû être une rédaction aseptisée était devenu un divan de psychiatre.

— Prenez votre temps, dit le policier en jetant un coup d'œil sur le carnet posé à côté d'elle, et sur les quelques notes en début de page. Je dois partir, mais je reviendrai vous voir.

Restée seule, María ouvrit son carnet, décida d'ignorer la présence fantomatique de son père et reprit la plume avec une fausse sérénité. A plusieurs reprises, elle avait philosophé sur le sens de la vie et le mystère de la mort. Honteuse, elle barra ces paragraphes. Peu importait qu'un policier lise un jour ces lignes, cela n'avait plus d'importance dans son état, mais elle supportait mal de voir qu'elles étaient un reflet d'elle-même.

— Est-ce moi ? C'étaient donc encore mes sentiments il y a quelques semaines ?

Elle abandonna le monde des suppositions et revint au concret, aux faits. Elle devait s'imposer cette discipline si elle voulait finir à temps le récit des événements de ces derniers mois. On allait de nouveau l'opérer de sa tumeur, mais elle avait compris, à la tête des médecins, qu'elle était perdue. Sa maladie était aussi un retour en arrière, un rembobinage rapide de la maturité à l'enfance, elle finirait ses jours sans pouvoir écrire ni même prononcer son propre nom, elle balbutierait comme un bébé sans se faire comprendre et dormirait avec une couche pour ne pas salir les draps. Elle regarda le vieil homme dans son fauteuil roulant et frissonna.

— On va peut-être finir par s'entendre, papa, murmura-t-elle avec un cynisme qui ne blessait qu'elle.

Elle se demanda si cette perte de mémoire inéluctable lui apporterait l'innocence. Elle n'imaginait rien de plus terrible que de finir comme son père : dans un corps d'enfant, tout en conservant les facultés mentales de l'adulte qu'elle était encore.

Elle s'étonnait de la facilité avec laquelle elle oubliait ce qu'elle avait eu tant de mal à apprendre avant d'atteindre ce qu'on appelle "l'âge mûr", l'étape où on devient sensée, sereine, mariée, responsable et mère de famille. María n'était rien de tout cela, ne l'avait jamais été, n'avait jamais pu l'être. Cette impossibilité n'avait rien à voir avec sa maladie, c'était plutôt congénital. Elle avait trente-cinq ans. Avocate de renom, séparée,

Extrait de la publication

sans enfants, elle vivait avec une autre femme, Greta, qui avait aussi fini par la quitter, découragée par son incapacité d'aimer. Elle risquait par ailleurs un procès pour l'assassinat de plusieurs personnes, un jugement qui ne serait jamais prononcé, car Dieu, ou toute entité qui gouverne les destins, avait déjà prononcé la sentence : coupable sans appel.

Fondamentalement, telles étaient les données biographiques qui pouvaient intéresser le premier venu. Elle aurait pu remplir des pages entières avec ses numéros de Sécurité sociale, de permis de conduire, de carte d'identité et de téléphone, enchaîner sur date de naissance, études, master, thèse, carrière professionnelle, sans oublier ses manies, ses couleurs préférées, son chiffre porte-bonheur, sa taille de soutien-gorge, sa pointure. Elle aurait pu rajouter un portrait photomaton, à partir duquel quelqu'un aurait décrété, en fonction de ses propres goûts, qu'elle était jolie ou laide, vraie blonde, trop maigre, pas assez grande, etc. Les plus observateurs, ou les plus romantiques, auraient dit qu'elle avait un air mélancolique, et en auraient déduit sans raison précise que sa vie sentimentale avait été une catastrophe… Mais en fin de compte ils n'auraient toujours rien su d'elle.

Elle alla aux toilettes avec le déambulateur et alluma. Le papillonnement du néon éclairait la salle de bains par à-coups hésitants, plongeant la pièce dans une obscurité à répétition. Cet éclat saccadé lui permit d'entrevoir la silhouette d'un corps nu et d'un visage peuplé d'ombres inquiétantes.

Elle redoutait l'étrangère qui l'habitait. Elle se reconnaissait à peine. Corps blafard, muscles ramollis, extrémités fragiles, poitrine sillonnée de veines convergeant vers les mamelons affaissés. Elle avait les aisselles et le pubis rasés, un sexe moribond, périmé. Ses doigts se posèrent sur ses cuisses, on aurait dit des méduses sur un rocher. Elle ne sentait rien. Quant au visage… Mon Dieu, que lui était-il arrivé ? Les pommettes saillaient, tels des monticules pointus qui distendaient les joues. La peau crevassée évoquait un terrain vague semé de cratères obscurs et livides. Le nez s'étirait au bout de ses narines racornies. Il ne restait pas trace de sa belle chevelure. Juste un crâne rasé, et quatorze points de suture sur le lobe droit. Mais le pire, c'étaient les yeux :

— Où sont-ils ? Que regardent-ils ? Que voient-ils ?

Derrière les cernes bleuâtres, les paupières tombantes, sans éclat, ils exprimaient une fatigue infinie, une absence. Les yeux

Extrait de la publication

d'une désespérée, d'une moribonde, d'un cadavre. Malgré tout, sous la décrépitude et la maladie, elle restait la même. Elle se reconnaissait, et elle s'adressa un sourire forcé, presque une plainte, une grimace d'impuissance, d'ingénuité.

Non, elle n'était pas encore morte, elle était toujours maîtresse de sa carcasse.

— C'est encore moi. María. J'ai trente-cinq ans – dit-elle à haute voix, comme pour chasser le fantôme qui pointait son nez de l'autre côté.

Peu d'êtres humains supportent leur propre regard, car les miroirs déclenchent un phénomène curieux : vous regardez ce que vous voyez, mais si vous traversez la surface, vous avez l'impression désagréable que c'est le reflet qui vous regarde avec insolence. Il vous demande qui vous êtes. Comme si l'étranger, c'était vous et pas lui.

Elle retourna se coucher en traînant les pieds dans ses pantoufles. Son corps était trop lourd, même s'il nageait dans le peignoir blanc de l'hôpital. Elle alluma la télévision. Les informations l'étourdissaient et se succédaient comme si rien ne pouvait arrêter le cours des choses. Comme si les événements dépassaient les acteurs qui les vivaient. La journaliste Pilar Urbano était en direct du Congrès, qui avait été pris d'assaut par les putschistes en février, et montrait des photos de Tejero, de Milans del Bosch, d'Armada et des autres conjurés. Tous arrogants, sûrs d'eux.

Publio n'était sur aucune photo. Son nom n'était même pas cité. Aucune mention non plus de la famille Mola.

Elle n'en était pas surprise, sachant comment fonctionnait le système. César Alcalá lui avait bien dit de ne pas se faire d'illusions : "Notre démocratie est comme une gamine hargneuse qui ne sait pas où cacher sa merde, alors qu'elle ne sait pas encore marcher." Mais María ne pouvait retenir une pointe d'amertume en constatant que toute cette souffrance, que toutes les morts de ces derniers mois n'avaient servi à rien.

Son père regardait aussi les informations. Il ne comprenait sans doute pas grand-chose, mais elle vit un éclat dans son regard, pendant que ses mains se crispaient sur l'accoudoir du fauteuil roulant.

— Ça ne vaut plus la peine de s'inquiéter, tu ne crois pas ? dit María.

Extrait de la publication

Son père pencha un peu la tête et la regarda avec ses yeux rougis. Il marmonna quelque chose que María préféra ne pas entendre.

Elle changea de chaîne. Un attentat de l'ETA à Madrid. Une voiture en feu sur l'avenue Castellana, de la fumée, des gens criant leur haine et leur impuissance. Les victimes de l'huile de colza montrant leurs difformités devant un tribunal – on aurait dit les scènes de mendiants atteints de polio à la porte des églises –, des personnalités politiques brandissant le crucifix contre la loi sur le divorce, d'autres le drapeau républicain. Le monde tournait à une vitesse vertigineuse, les gens se retranchaient derrière des étendards et des slogans. Elle éteignit le poste et le bruit du monde disparut.

Elle retrouva la paix de sa chambre couleur crème, la poche de sérum, les pas des infirmières derrière la porte close. Elle imagina le policier de garde somnolant sur sa chaise, épuisé d'ennui, se demandant pourquoi il fallait surveiller une moribonde.

Deux infirmières entrèrent pour la toilette. Tout en sachant que c'était inutile, María leur demanda poliment une cigarette.

— C'est mauvais pour la santé, répondirent-elles.

María sourit et elles rougirent devant la stupidité évidente de leur commentaire.

L'inverse eût été plus logique. C'est elle qui aurait dû rougir pendant qu'on la lavait avec une éponge, comme un bébé. Mais elle ne réagit pas, elle se laissa retourner comme un paquet de viande par l'une, tandis que l'autre poussait le fauteuil de son père hors de la chambre, ce dont María lui sut gré. L'infirmière lui lava les aisselles, les pieds, changea sa poche de sérum sans cesser de lui parler de ses enfants, de son mari et de sa vie. María l'écoutait, les yeux fermés.

On changea ses draps. Ils ne sentaient rien. C'était inquiétant. Dans la chambre, les odeurs n'existaient pas. D'après les médecins, c'était à cause de l'opération, qui avait touché une partie du cerveau. Un monde sans odeur était un monde irréel. Même les lilas que Greta lui avait envoyés ce matin-là ne sentaient rien. María les regardait pendant des heures. Ils semblaient fraîchement cueillis, des gouttes d'humidité étaient encore accrochées à la tige et aux pétales, et la lumière de la fenêtre les attirait. Peut-être voulaient-ils s'enfuir, rejoindre l'extérieur, comme María, comme tous ceux qui, avant elle, avaient agonisé

dans ce lit. D'où les barreaux. Pour éviter les tentations. Même si pour elle cette précaution n'était pas nécessaire. Pour se suicider, il faut un certain courage. Quand la vie n'est plus un choix, il ne faut pas laisser le hasard vous arracher le dernier acte digne qui vous reste. Elle avait appris cela auprès des Mola. Mais María ne sauterait pas.

Elle recevait parfois la visite de l'aumônier de l'hôpital. Une visite de routine comme celles des médecins qui passaient à la première heure, dossiers en main, escortés de leurs étudiants. Ce curé était de la même trempe. María se disait qu'il avait sous le bras la liste des cas désespérés du jour, ou bien qu'il marquait d'une petite croix les chambres de ceux qui allaient trépasser. Il devait penser qu'au seuil de ce passage sans retour les patients étaient fragilisés, plus sensibles à ses arguments sur Dieu et sur le destin. Certes, il n'était pas désagréable, María avait même plaisir à l'écouter, car elle se demandait ce qui avait pu pousser un homme aussi jeune à consacrer sa vie à une chimère. Il portait soutane et col dur. Une soutane simple qui descendait jusqu'aux pieds, avec des boutons en tissu. Ce jeune prêtre préconciliaire ne se sentait coupable de rien, surtout pas de la mort prochaine de María. Au contraire, quand elle déclara ne pas croire en Dieu, il la regarda avec une pitié sincère, avec une compréhension de sa peur qui sidéra María.

— Peu importe. Que tu croies ou pas, tu es proche de la Grâce, de l'immortalité auprès de Lui.

María le dévisagea, perplexe. Sans un doute, sans une once de cynisme ou d'hypocrisie, le curé lui demanda de se repentir de ses péchés.

— Il paraît que j'ai tué un homme, mon père. Et que je l'ai fait de mes propres mains. Vous le croyez ?

— Je connais l'histoire, María, tout le monde la connaît. Tout pèsera dans la balance, et Dieu est miséricordieux.

— Pourquoi parlez-vous ainsi ? Vous croyez sérieusement qu'il existe un Juge suprême ?

— Oui, je le crois sincèrement. Telle est ma foi.

— Et pourquoi votre juge ne se retrousse-t-il pas les manches pour nous donner un coup de main au lieu de décider de ce qui est bien et de ce qui est mal, du haut de son trône ?

— Nous ne sommes pas des gamins à qui on dicte la conduite. Nous sommes des êtres libres, et, comme tels, nous affrontons les conséquences de nos actes.

Extrait de la publication

— Franchement, mon père, croyez-vous que votre Dieu ait le droit de me demander des comptes ?

— Ce qu'on peut croire, toi ou moi, ne modifie pas la certitude des choses. Tu connaîtras bientôt la Vie éternelle, et tout aura un sens, répondit posément le prêtre.

María lui demanda pourquoi les hommes voulaient l'immortalité :

— Pourquoi manger ? Pourquoi s'entêter à respirer ? A boire dans ce gobelet en plastique ? A prendre ces comprimés colorés ? Pourquoi ne pas m'avouer vaincue ? Je voudrais tout arrêter. Mettre un point final. L'immortalité, qui en veut ? Un cycle perpétuel de naissance et de mort, la répétition de la même agonie, sans aucune raison. La mort est le destin de tout ce qui est vivant, c'est le prix à payer. Dieu n'a rien à voir là-dedans. Il faut lui fiche la paix. C'est la faute des fluides, de la chimie qui se rebelle contre le corps, de la génétique, de la fragilité humaine. Les dieux et les héros, ça n'existe pas. Il n'y a que des miasmes. Il suffirait de l'accepter et tout serait beaucoup plus facile pour moi. Mais je ne peux pas.

— Tu ne te résignes pas, car tu héberges une parcelle de divin, une parcelle de Dieu. Pense à ta vie, fais ton examen de conscience, et tu verras que tout n'a pas été mauvais, lui dit l'aumônier.

Il lui tapota les mains en guise d'au revoir et s'en alla, laissant derrière lui un vieux parfum d'église.

Au fil des jours, l'état de María empirait. La plupart du temps, elle était sous calmant pour supporter la douleur, et dans ses instants de lucidité elle n'avait qu'une envie, fermer les yeux et dormir, anesthésier les souvenirs qui encombraient son esprit.

Ainsi, à mi-chemin entre l'onirique et le réel, elle reçut, ou crut recevoir, une étrange visite. Une main aux doigts fins et froids serrait la sienne, brûlante de fièvre. Un toucher rugueux et âpre, des veines saillantes qui voulaient crever l'épiderme. Une voix lointaine, sereine et chaleureuse lui chuchotait de se réveiller. Cette voix se glissait dans ses rêves et l'obligeait à ouvrir les paupières.

Il n'y avait personne. Un air frais entrait par la fenêtre entrouverte. Elle pensa que cela n'avait été qu'un rêve, un délire de la fièvre, mais en se tournant pour se rendormir elle vit sur

Extrait de la publication

la table de chevet une petite enveloppe à son nom. Elle l'ouvrit d'une main tremblante. C'était un mot bref :

Rappelle-toi la devise du samouraï. L'honneur ou le déshonneur ne sont pas dans l'épée, mais dans la main qui l'empoigne. Va en paix, María.

Elle reconnut la petite écriture serrée, l'écriture d'un fantôme.

Elle sortit du tiroir de la table de nuit une vieille photographie sépia, le portrait d'une femme presque parfaite, au point de paraître irréelle. C'était peut-être un effet de la photographie, l'instant décisif. On aurait dit une actrice des années 1940. Elle laissait échapper la fumée grise et blanche qui voilait ses yeux et lui donnait un air mystérieux. Elle tenait son fume-cigarette avec une insouciance délicate, entre l'index et le majeur, la main droite appuyée sur sa joue, coincé entre deux volutes. Elle fumait avec gourmandise, mais sans volupté, comme s'il s'agissait d'un art, consciente de son geste. Le sourire était étonnant, il semblait lui avoir échappé. Etait-il triste ou gai ? En réalité, tout en elle était évanescent, comme cette fumée qui l'auréolait.

María se demanda, en regardant la photographie de cette femme mystérieuse qui était à l'origine de tous ces événements, quelle était l'odeur de sa peau, le parfum derrière ses oreilles, sans doute un arôme sauvage qui flottait dans l'atmosphère et persistait après son passage, indéfini, évocateur. Elle imposait la loi de son propre désir, une tyrannie douce, mais radicale, et pourtant elle était prisonnière de sa beauté, de ses silences. Une capeline prétendait cacher la boucle rebelle de son front, et les épaulettes de sa veste beige comprimaient sa belle et opulente poitrine.

Sans hâte, María déchira en mille morceaux cette photographie dont elle ne s'était pas séparée pendant des mois, et les jeta par la fenêtre que le vent de cette matinée brumeuse de 1981 se chargea de disperser.

Extrait de la publication